



## NOTE DE LECTURE

Nadège VELDWACHTER, *Littérature francophone et mondialisation*.  
Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2012, 315 pages.

L'ouvrage de Nadège Veldwachter a le mérite de préciser la notion de « littérature » en faisant le détour nécessaire par la pensée de Jacques Leenhardt. En effet, pour ce théoricien, la littérature se réclame de l'appartenance à un triptyque : elle est *livre* ou objet mercantile ; elle est *œuvre* ou création simultanée du dire et du dit ; elle est enfin *lecture* ou lieu d'échange de vues entre l'auteur et le lecteur.

Cette vision systémique du livre littéraire fait de lui un matériau culturel en quête de l'humain qui a pour vocation de devenir universel. C'est pourquoi Nadège Veldwachter voit en la littérature une aspiration à la mondialisation à travers toutes les formes de déterritorialisation que cela implique. Depuis l'écriture, en passant par la publication et la distribution, l'« industrie du livre » contemporain vogue en fusion avec une demande de culture internationale. Le « marché du livre » actuel éclaire pleinement ce propos et cette réalité. Il est à la conquête de la planète même si son socle fondateur, pour l'essentiel, se retrouve en Europe et en Amérique. C'est à juste titre que l'on parlerait donc d'« économie globalisée » (P, 9) qui tient compte des *différences*.

Pourtant, malgré cet enjeu fort louable que se donnent les maisons d'édition, le mode opératoire de celles-ci n'affiche pas (toujours) un tel postulat. Le but de Nadège Veldwachter est donc de « montrer comment l'assimilation au courant hégémonique détermine non seulement de nouveaux régimes de reconnaissance, mais aussi la place et la fonction qu'occupent des auteurs "émergents" dans un système cruellement centrifuge. » (P, 13) Autrement dit, le monde de l'écriture littéraire échapperait aux contingences idéologiques portées par celui de la production. Nous pourrions même pousser la réflexion plus loin en analysant le politique, l'économique et le scripturaire en tant que terrains de frottements d'intérêts, à la limite opposés, mais curieusement fournisseurs d'objets-livres.

C'est le statut de l'écrivain qui en pâtit. Dans un environnement où le marché du livre bouscule les frontières territoriales ou nationales, l'instinct de « traduction » s'avère indispensable pour atteindre le « public étranger ». Cette visée sur l'autre ne manque pas d'entamer la logique scripturaire originelle de l'auteur qui est déjà lui-même tenaillé par celle éditoriale et sociopolitique. Ce sont donc les lois du

marché qui lui imposent leurs normes. Ce qui, infailliblement, crée « une situation de dépendance par rapport aux lois et conditions du marché des groupes détenant les moyens financiers et techniques qui ponctuent la chaîne du livre. » (P, 20) Cela tient en effet de ce que « le livre est aujourd'hui exclusivement contrôlé par les États, bailleurs de fonds, et multinationales du Nord. » (P, 57)

Réparti en quatre chapitres, *Littérature francophone et mondialisation*, tente de mesurer, dans une sphère devenue complexe, les contours de l'activité d'écriture du livre francophone. Le premier chapitre permet ainsi d'envisager l'industrie de la production dans un aspect purement transculturel dans la mesure où les échanges de pensée sont placés sur le terrain de l'universel transnational. L'auteure nous présente notamment le milieu de l'édition dans la zone francophone subsaharienne où se posent avec sévérité les problèmes d'« alphabétisme, faiblesse du pouvoir d'achat, coût de transport, librairies insuffisantes, bibliothèques mal équipées, etc. » (P, 19) Ce constat sur la scène littéraire francophone subsaharienne et caribéenne conduit à une véritable délocalisation de l'écrivain. La conséquence liée à cela ne se fait pas attendre : « [...] aux Antilles, comme en Afrique, la littérature et son circuit économique se développent largement hors de leurs espaces respectifs. » (P, 34) Fondamentalement extravertis, les écrivains des pays concernés sont assurés de publication et de reconnaissance dans un ailleurs. Ainsi, « [...] les auteurs africains et caribéens n'atteignent la notoriété qu'en confiant leurs textes à des éditeurs hors place. » (P, 20). Nous ne sommes pas loin, à ce niveau, d'un retour à l'idée de « centre » vers lequel la « périphérie » est drainée ou contrainte et où elle est confinée dans un statut de « dépendance culturelle et économique » (P, 87).

Dans le deuxième chapitre, Nadège Veldwachter revisite le concept de « francophonie » dans les différentes contradictions et ambiguïtés qu'il présente. Loin de répondre exclusivement à l'objectif de « garante de la diversité culturelle » (P, 22), la francophonie assume habilement le trait d'union entre les « périodes dites de la colonie et de la postcolonie. » (P, 23) C'est à juste titre que Nadège Veldwachter parle de la France et de « sa francophonie » (P, 91) pour souligner l'ambition de régenter tous ses anciens espaces réservés. Le monde de l'édition confirme largement la persistance de la hiérarchie Nord-Sud qui est : « une autre illustration des rapports de dépendance qu'entretient l'édition africaine francophone avec l'Europe » (P, 60). Dès lors, nous nous situons là encore, dans les confins d'une dualité qui se résume, « bon gré, mal gré, en centre et périphérie » (P, 164).

Le troisième chapitre relève les pratiques issues de cette hégémonie, en particulier, la manière avec laquelle « les couvertures de livres fonctionnent comme des traductions “visuelles” renouant des liens entre un passé colonial et ses multiples résurgences dans un présent postcolonial » (P, 25). Il suffit pour s'en convaincre de se référer aux illustrations de couverture des livres de Maryse Condé ou de Patrick Chamoiseau. Bien plus, le choix de la langue d'écriture, à lui seul, dénote cet adoubement. Coincé ainsi entre ce que Pascale Casanova appelle la « langue littéraire » et la « “petite” langue », l'écrivain de la minorité est poussé irrémédiablement à l'autotraduction. Écrire dans une langue autre

semble disposer le texte francophone subsaharien à l'inauthenticité puisque l'on n'utilise pas l'idiome de prédilection nouménique.

Le quatrième chapitre est consacré à l'esthétique de l'écrivain Raphaël Confiand pour vérifier la pertinence de l'hypothèse qu'un texte traduit « met en langage les apories profondes quiaturent l'apparente logique de passation d'un système linguistique à un autre » (P, 27). Parti d'un prétexte d'autotraduction, Confiand transcende la dimension dichotomique texte-source/texte-cible pour exiger de son lecteur la simultanéité dans la saisie de l'œuvre. Confiand semble donc signifier qu'il est possible de s'ouvrir sans se renier et de s'appropriier son identité sans s'y enfermer. Cette double perspective de soi à autrui et d'autrui à soi le prédispose à la concomitance « du local et du mondial » (P, 28). Ce qui ne peut que servir les exigences d'un public et d'une industrie du livre mondialisés.

Claude Éric OWONO ZAMBO

UNIVERSITÉ DE BERGEN, NORVÈGE